

A la barre de ma vie

Eric Saint Plancat

A la barre de ma vie

Du vent dans mes rêves

MARITEA EDITIONS

www.maritea.world

Du même auteur

A la barre de ma vie – tome 2 (à paraître)

Photo de couverture : rencontre entre le trois-mâts BELEM et le roulier spécialisé MN COLIBRI au large de Belle-île-en-mer, le 9 mai 2004.

© MARITEA EDITIONS, 2023

Courtenay, Canada

ISBN : 979-10-424-0962-3

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

*A mes merveilleux parents,
mes anges gardiens sur Terre.*

Avant-Propos

« Vous devriez écrire un livre. »

On me l'a si souvent répété que j'ai fini par y croire. J'ai fini par me dire que ce pourrait être une bonne chose que de partager mes histoires de mer et de vie à plus grande échelle que mon audience d'un soir. Qu'au pire, leur lecture pourra distraire certains ; qu'au mieux, elle en intéressera d'autres. Mais ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que ce récit inspire ses lecteurs à poursuivre leurs propres rêves, et à les rendre réalité.

Mon histoire n'est pas qu'une suite d'anecdotes de navigation, aussi originales fussent-elles. C'est avant tout une succession de rencontres qui ont rendu tout ça possible, une collection de personnages amenés à croiser ma route pour mieux guider mes pas dans la direction que ma passion a choisie. Ce livre veut leur rendre hommage, les remercier d'avoir fait partie de mon existence. Sans eux, je ne serais pas qui je suis aujourd'hui.

D'une manière générale, ce récit est dédié à tous ceux qui ont une passion, un rêve, un désir de vie quel qu'il soit, grand ou petit, maritime ou non. Mon histoire personnelle porte un message d'espoir pour chacun comme pour l'humanité tout entière : croire en ses rêves est ce qui les rend possibles.

« Il faut faire de la vie un rêve, et faire d'un rêve, une réalité. »

Pierre Curie, *Journal intime*, 1881



« Quand je serai grand... »

Décembre 1979

Le feu crépite dans la cheminée, réchauffant l'ambiance feutrée de cette soirée d'hiver. Dans la rassurante sérénité de mon cocon familial, savourant la délicieuse soupe au potiron de maman, je laisse vagabonder mes pensées en contemplant les flammes qui dansent devant mes yeux d'enfant.

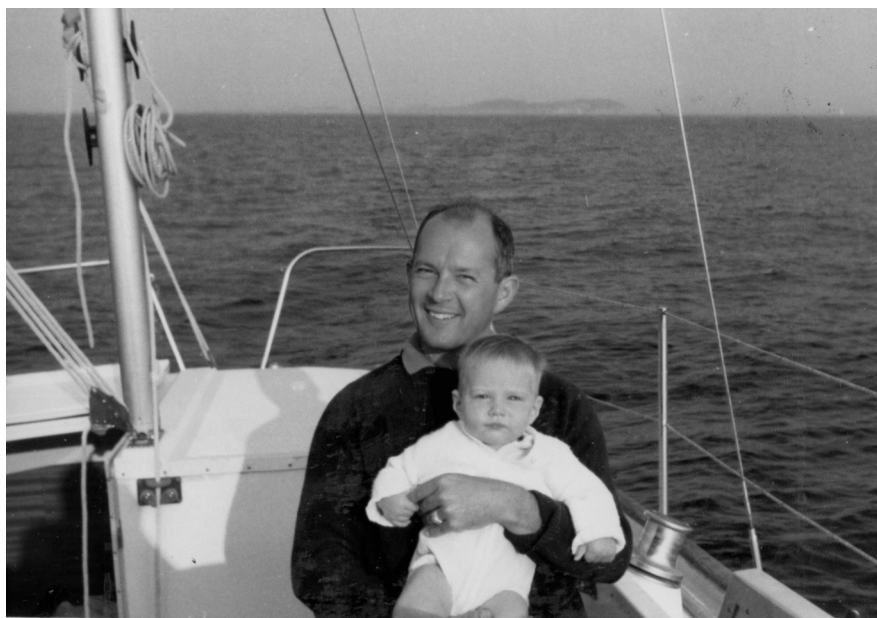
J'aurai bientôt sept ans.

Soudain, profitant d'une pause dans la conversation de mes parents, je pose ma cuillère dans mon assiette et leur déclare :
« Quand je serai grand, je voudrais avoir une vie extraordinaire. »

Une vie extraordinaire.

Rien de moins.

Surpris et charmés, mes parents n'ont jamais oublié cette petite scène. Quant à moi, j'étais loin de me douter que mon souhait serait exaucé bien au-delà de mon imagination.



Premiers bords, été 1973



Dans les vergers de Montauriol, septembre 1981

De la terre à la mer

1973 – 1991

Je n'aurais pas dû être marin.

Mon arrière-grand-père, le vice-amiral Jacques Vindry, m'avait pourtant donné l'exemple d'une brillante carrière dans la marine ; mais il me le montrait d'assez loin, car je n'ai connu de lui que son clinquant uniforme, avec sa redingote aux quatre étoiles argentées cousues sur les manches et son impressionnant bicornes. Je l'avais fièrement revêtu à l'occasion d'une fête costumée, au grand dam de mon grand-père qui n'avait pas tellement apprécié de me voir porter la tenue sacrée de son père. Mais moi je trouvais que c'était le plus chouette déguisement dont un petit garçon pouvait rêver, et ma mère était bien d'accord !

La vocation maritime de mon aïeul ne s'était pas transmise, et mon environnement familial ne me prédestinait pas spécialement à gagner ma vie sur la mer. L'influence majeure se trouvait du côté de mon grand-père paternel, propriétaire d'un domaine agricole d'une centaine d'hectares situé à trente kilomètres de Toulouse. Unique héritier d'un patrimoine familial de presque deux cents ans, j'incarnais l'espoir de la relève. Sans me douter des difficultés financières auxquelles mon grand-père était confronté, je passais la plupart de mes vacances dans ce havre de nature, suivant comme son ombre Gervais, le régisseur, à travers l'immensité des vignes, champs, prairies et forêts constituant la propriété. Mes jouets de prédilection étaient les tracteurs, et j'étais bien privilégié à mon âge d'en avoir des vrais ! Dès que mes jambes furent assez longues pour atteindre à la fois l'embrayage et les freins, on m'a lâché dans

les vignes et j'y passai des journées entières, heureux de conduire cette puissante machine qu'à mes yeux aucun obstacle ne semblait pouvoir arrêter. Encore loin de prendre des décisions quant à mon avenir, je m'orientais naturellement, bien que timidement, vers le milieu agricole.

L'autre partie des vacances d'été se passait à bord du voilier de mes parents. A mon échelle, notre ketch¹ de neuf mètres était déjà un grand bateau. Si je ne dois qu'à une photographie le souvenir de ma toute première croisière, à l'âge de six mois, les sensations des navigations suivantes se sont imprégnées profondément dans ma mémoire d'enfant. J'observais toujours avec beaucoup d'attention les mouvements des navires en manœuvre et apprenait à les reproduire, si bien que je reprochais avec vigueur à mes camarades, lorsque nous jouions ensemble, de faire accoster leur maquette de bateau comme l'on gare une voiture. Je fis l'apprentissage du mal de mer et connu quelques situations délicates, comme le passage du fameux cap *Escampobariou* – dont le nom terrifiant exprime à lui seul à quoi on s'expose dans ces parages par un coup de Mistral – ou un échouement malencontreux au fond de la rade d'Hyères.

Notre terrain de jeu s'étendait de Toulon à la Corse et nos escales favorites, en ces temps bénis où nous étions souvent le seul voilier au mouillage même en haute saison, portaient de bien jolis noms : la baie du langoustier et la plage d'argent à Porquerolles, la baie de Port-Man à Port-Cros, et surtout le *Port des pirates* – tel que nous l'avions nommé – havre minuscule et paradisiaque sous la protection du fort de Brégançon. Saint-Tropez, but régulier de nos croisières, me permettait d'admirer les yachts rutilants et les magnifiques voiliers classiques amarrés dans son port.

Et comment aurais-je pu oublier cette semaine passée en famille à bord du *Stella Maris*, en juillet 1983 ? Ce petit paquebot de la compagnie Sun Line Cruises était à l'échelle de mes dix ans : 88 mètres, 180 passagers et 110 membres d'équipage. De Nice à Venise, je vivais quasi en permanence à la passerelle, où j'avais

¹ Voilier à deux mâts, le plus grand étant celui de l'avant.

gagné mes entrées auprès des officiers. Les enfants du capitaine étaient eux aussi à bord, mais ils y passaient moins de temps que moi ! Jour après jour, je m'imprégnais de cette ambiance si particulière à la passerelle d'un navire, encore loin de me douter que j'allais la retrouver tout au long de ma vie de marin.

Je ne saurais dire si je jouais plus souvent avec des maquettes de bateaux qu'avec des tracteurs miniatures, mais un jour de ma sixième ou septième année, ma mère m'a trouvé décalquant des cartes de la région sur lesquelles je retraçais l'itinéraire de nos croisières estivales. Je lui expliquai que plus tard, je voudrais avoir un voilier à bord duquel j'emmènerais des passagers en croisière. J'avais « inventé » le charter et préparais déjà mes plaquettes publicitaires !

J'avais une douzaine d'années lorsque le voilier familial fut vendu. A défaut de naviguer, j'avais toujours l'immense privilège de voir la mer depuis la fenêtre de ma chambre. Sa présence bienveillante a accompagné et inspiré mes nombreuses rêveries d'adolescent, depuis la falaise où j'allais la contempler presque chaque jour. Crac, mon fidèle compagnon à quatre pattes, connaissait bien la routine : vingt minutes de marche depuis la maison jusqu'au promontoire dominant la mer où je restais souvent une heure ou plus, hors du monde, hors du temps, heureux de seulement contempler l'horizon, imaginant ce qui pouvait se cacher au-delà de cette ligne derrière laquelle le soleil finissait par disparaître. Je ne me lassais jamais du spectacle de cette immensité liquide à perte de vue, calme ou agitée, d'un bleu profond ou parsemée de moutons, survolée par d'infatigables goélands, ponctuée ici et là d'un navire marchand ou d'un voilier aux voiles gonflées par la brise. J'aimais tout autant le chant de la mer, doux clapotis résonant sous les rochers ou rugissement puissant des vagues s'écrasant sur le rivage. Crac semblait apprécier tout cela autant que moi, ou du moins ne montrait-il jamais aucun signe d'impatience, attendant tranquillement que je me décide enfin à m'arracher à mes rêveries pour lui lancer des pommes de pins et des bâtons sur le chemin du retour.

Durant mon adolescence, si la mer était toujours présente dans ma vie, l'idée du charter avait disparu. N'ayant plus l'occasion de naviguer, je passais plus de temps à Montauriol. Ce lieu – où j'ai reçu le traditionnel baptême des vigneron, une goutte de vin rouge sur mes lèvres de bébé – avait une grande importance dans ma famille. Le domaine avait été acheté le 13 août 1789, à l'occasion d'une vente judiciaire, par un aïeul avocat au parlement de Toulouse. Sa propriété s'était ensuite transmise au sein de ma famille, permettant à sept générations d'en profiter. Mon grand-père était fils unique, tout comme mon père, et comme moi. La succession était donc facile et la grande fierté de Gervais était de me promener à travers tout le pays pour me présenter comme « l'héritier de la couronne », comme il disait avec son accent chantant roulant les *r*, si typique du sud-ouest de la France. Ne réalisant pas encore ce qu'une telle responsabilité représentait, j'adorais l'accompagner partout, que ce soit dans sa Citroën Ami 8, dans son vieux fourgon gris, ou sur les tracteurs, où je m'asseyais sur le garde-boue, les pieds calés entre le siège et les bras de levage. J'y passais des heures, parfaitement insensible à l'inconfort, tellement heureux d'être au grand air, dans les vignes, auprès de cet homme aussi fascinant que sympathique. Gervais avait une véritable passion pour les vignes de mon grand-père, qu'il considérait et soignait comme si c'était les siennes. Sa compétence n'avait d'égale que sa bonne humeur, dont le plus remarquable signe était son rire sonore, couvrant aisément le bruit du tracteur. Il me faisait tellement rire moi aussi, notamment lorsqu'il entonnait l'une des chansons de son célèbre répertoire : *« Tu te souviendras de moi!!!!!!.... Si seulement tu m'aimaiiiis.... Et tu diras, parfois, si j'avais suuuuuuu !... »* Se tournant alors vers moi : *« c'est pas beau ça, monsieur Eric ? »* Mon large sourire lui servait de réponse. Oh que si, c'était beau, Gervais, si beau que je l'entends encore comme si c'était hier, quarante ans plus tard... *« Un sourrrire de toi, j'avale une brrrique ! »* reprenait-il à tue-tête...

A travers mes yeux d'enfant, Montauriol était un paradis. A perte de vue, ces étendues de vignes, de jardins, de prairies et de

forêts, tout ce que je voyais était chez moi. Aucune barrière, aucun grillage ne délimitait le domaine. Le grand portail ouvrant sur la cour de la maison principale n'était jamais fermé. Une longue allée bordée de platanes partait de là et traversait les vignes avant de s'enfoncer dans un petit bois, tout là-bas au bout. Mon grand-père marchait le long de cette allée chaque matin, accompagné de ses deux chiens. Cette charmante image quotidienne est restée gravée dans ma mémoire – et dans celle de mon père.

En plus de la ferme principale, dans laquelle vivaient Gervais, sa femme Odette et leur fils Philippe, le domaine comportait deux autres fermes, *les Brugues* et *Peyroutet*. La ferme des *Brugues* était habitée par la famille de Mohammed, immigré marocain qui travaillait pour mon grand-père. Ses trois fils étaient pour moi de bons copains avec qui j'aimais jouer comme jouent des enfants de notre âge. Le fait que je sois le petit-fils du patron de leur père ne créait aucune distance entre nous – beauté des relations d'enfants, qui ne font aucun cas des règles sociales instaurées par les adultes. Nous aimions nous retrouver chez eux et partir ensemble à l'aventure, chevauchant nos bicyclettes. Bien souvent nous allions à *Peyroutet*, la ferme inhabitée, qui devenait notre terrain de jeu. Nous y faisons de fabuleuses cabanes dans les bottes de paille stockées dans la grange, du sol au plafond. Avec des tunnels sinueux menant à différentes salles sur différents niveaux, nous construisions de véritables châteaux de paille et y faisons de grandes parties de cache-cache au cours de merveilleuses journées dont je retrouve le souvenir olfactif chaque fois que je suis en présence de paille. Mes amis savaient que grâce à moi ils pouvaient s'autoriser certaines actions qu'ils n'auraient jamais osées autrement. Nous n'abusions jamais de ce privilège, mais j'aimais simplement leur offrir ce sentiment de liberté et de douce folie qui leur était étranger en temps normal.

Hélas, les difficultés financières auxquelles faisait face mon grand-père l'obligèrent à se séparer du domaine, alors que j'avais dix-sept ans. Homme d'honneur au courage immense, mon grand-père portait la lourde responsabilité de cet important héritage. Il est difficile d'imaginer sa peine au moment de signer l'acte de vente

de ce qui représentait bien plus qu'une propriété immobilière, bien davantage qu'une simple parcelle de terre. Il échangeait deux cents ans d'histoire familiale et toute une vie de labeur acharné contre un simple chèque, insignifiant bout de papier griffonné de quelques chiffres. Il avait pourtant vécu successivement la perte prématurée de trois fils, la seconde guerre mondiale en tant qu'officier aérostier, l'Occupation en étant maire de sa commune, puis le gel de ses vignes en 1956. Même s'il en avait vu d'autres, la vente de Montauriol aura certainement été l'un des moments les plus douloureux de sa vie. En dépit de mon jeune âge, j'en étais très conscient. J'ai toujours énormément aimé mon grand-père, dont la prestance et le charisme forçaient l'admiration autour de lui – et la mienne. Compassion, intuition ? Je ne sais pas ce qui m'a poussé à lui faire la folle promesse que si jamais, un jour, les circonstances de la vie me donnaient les moyens de racheter Montauriol, je le ferais. Certains mots ont plus de poids que la somme des lettres qui les composent. Cette promesse était aussi sincère qu'insensée, aussi engageante qu'improbable, aussi facile à prononcer que lourde de responsabilité. Mais voilà, sans vraiment savoir pourquoi, avec sincérité mais sans vraiment y croire, je l'ai faite. La vie se chargera du reste – ou pas...

Attristé par la disparition du lieu de vacances principal de mon enfance, je réalise cependant que je vais pouvoir ainsi choisir mon chemin. Reste à trouver le bon. Baccalauréat en poche (par une sorte de miracle sans doute), j'entreprends de préparer le concours d'entrée aux Instituts d'études politiques, envisageant sans grande conviction de me tourner vers le journalisme. Mais la vie d'étudiant parisien ne me convient pas du tout et l'appel de la mer commence à se faire sentir. Le matin j'arrive en classe avec la revue *Voiles et voiliers* sous le bras, quand mes camarades commentent avec passion la guerre du Golfe. Il y a clairement un décalage... La visite du salon nautique de Paris me fait prendre conscience qu'il existe un autre monde, auquel je me sens immédiatement appartenir. J'y vois des voiliers avec équipage emmener des passagers en croisière dans les Antilles ! Cette découverte me fait l'effet d'un électrochoc et réveille ma passion

endormie : je veux faire de la voile, je veux être skipper ! Voilà, c'est tout simple...

Hum... Pas si simple en réalité. Arrêter des études supérieures en plein milieu d'année pour se jeter à l'aveuglette dans un nouveau milieu professionnel, milieu dont je ne sais pas grand chose, voilà de quoi faire perdre quelques cheveux à mes parents, qui ont économisé une petite fortune pour m'offrir ces luxueuses études parisiennes. Mais ils ont une réaction admirable. Mon père, sans perdre son sang-froid, me demande de mettre mes arguments par écrit. J'entreprends alors de leur écrire une longue lettre, dans laquelle j'expose ma vocation. J'ai relu ce courrier depuis, avec mes yeux d'adulte, avec les yeux de mes parents. En surface, on y trouve l'inévitable immaturité d'un jeune homme de dix-huit ans qui s'enflamme à la vue d'un nouveau jouet ; mais en lisant entre les lignes, on y décèle l'énergie d'une véritable passion, qui a le potentiel de déplacer des montagnes. Fort heureusement, mes parents ont cette lecture, ma prose les a convaincus : ils me suivent, ils m'approuvent, ils m'aident. Grâce aux recherches efficaces de ma mère, je quitte la capitale du jour au lendemain et me retrouve à La Ciotat, dans un stage préparant au Brevet d'Etat de voile. Je trouve cette seule dénomination exaltante. Mes premiers bords en First Class 8, en plein hiver, au rappel les pieds dans les bottes et les embruns me fouettant le visage, me confirment dans ce choix : c'était bien ça !...

J'ai troqué le confort douillet d'un appartement parisien pour l'abri spartiate d'un petit voilier de régate, au fond duquel je dois ramper pour me blottir dans mon duvet chaque soir, entre les sacs à voiles. Rien ne me rend plus heureux. Je suis un marin, je dois savoir vivre à la dure. J'y trouve autant de plaisir que de fierté.

Le BEES², ouvre la porte d'une carrière de moniteur et de responsable d'école de voile. Même si la joie d'être sur l'eau pour mes études me comble totalement, je sens que ce n'est pas encore le métier auquel j'aspire au fond de moi, celui de mes rêves d'enfant, lorsque je dessinais mes cartes. Mais j'entends parler

² Brevet d'Etat d'éducateur sportif

d'un nouveau brevet, grossièrement nommé BPPV³, qui est, paraît-il, la qualification nécessaire au commandement des voiliers de charter. Nous y voilà ! La première formation pour l'obtention de ce tout jeune brevet aura lieu l'année prochaine à l'Ecole nationale de la Marine marchande de Marseille, mais elle n'est accessible qu'aux skippers pouvant déjà justifier d'une expérience de mille milles en tant que chef de bord sur un voilier de plus de dix mètres. Intéressant... Comme bien souvent, l'administration française n'a pas décidé qui, de la poule ou de l'œuf, était venu en premier. Afin d'entrer en formation pour devenir skipper, il faut pouvoir prouver qu'on l'a déjà été !

Je commence à apercevoir mon rêve, reste maintenant à trouver comment l'atteindre. Au moins, je sais que ma vie est désormais calée sur le bon cap.



³ Brevet de Patron à la Plaisance – Voile

Premiers bords

Eté 1991

L'avion va bientôt se poser. L'excitation commence à me faire battre le cœur. J'arrive en Grèce, et je vais embarquer comme matelot sur un voilier de charter ! Comment est-ce arrivé, alors qu'il y a seulement quelques mois j'étais étudiant à Paris ?

— J'ai entendu dire que tu faisais de la voile ? Tu devrais aller voir Fun Aventure, à Sanary. Ils exploitent trois voiliers, peut-être pourrais-tu leur proposer tes services...

Voilà ce que m'avait suggéré le copain d'un copain de lycée, rencontré par hasard au coin d'une rue. A dix-huit ans, et malgré une motivation telle que la mienne, on n'est pas toujours enclin à faire l'effort de suivre ce genre de conseil. Je me souviens de l'avoir classé dans un lointain recoin de ma tête, sans véritable intention d'en faire quelque chose. Et puis, un jour, j'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allé, sans vraiment savoir pourquoi, sans vraiment y croire non plus.

— Bonjour, vous êtes le skipper de Fun Aventure ? Voilà, j'ai fait quelques stages à l'école des Glénans, je suis actuellement en formation au Brevet d'Etat, et je souhaiterais en faire mon métier...

Alain m'a écouté, observé, jaugé, et il m'a finalement proposé d'embarquer avec lui cet été pour une saison de charter en Grèce et Yougoslavie !! Le contrat est simple : je serai nourri mais pas payé, logé sur le pont pendant les croisières, blanchi si je fais ma lessive moi-même, et mon rôle de mousse consistera à aider à toutes les tâches, briquer le pont comme faire la vaisselle. Ça

marche ! Je suis fou de joie, c'est une chance inouïe pour moi, ex-étudiant parisien, qui avait tant rêvé devant les photos des revues spécialisées et dans les allées du salon nautique... J'allais devenir marin professionnel, sur un vrai voilier de charter ! La Grèce et la Yougoslavie sonnaient comme des destinations délicieusement exotiques pour moi qui n'avais encore jamais navigué aussi loin. Rendez-vous est pris : je dois rejoindre Alain et son bateau dans les îles Ioniennes, dès que j'aurai terminé ma formation.

Je me sens un peu perdu en sortant de l'aéroport d'Athènes ; le petit avion qui doit m'emmener à Préveza ne part que demain, je dois donc passer une nuit en ville. Mais où aller ? Pensant tout naturellement qu'un marin n'est bien qu'au bord de l'eau, et espérant un peu naïvement trouver un voilier français à qui j'aurais demandé l'hospitalité, je m'engouffre dans un taxi et lui demande tout simplement de m'emmener sur le port. Le chauffeur ne comprend pas bien l'anglais, pour lui « le port » c'est celui du Pirée, tandis que dans ma tête j'ai l'image d'une marina accueillante et pleine de voiliers de voyage. Qu'à cela ne tienne, on verra bien ! Et nous voilà partis sur une route interminable et poussiéreuse, vers ce qui doit être le bout du monde. Nous parvenons enfin à l'entrée de la ville, avec son lot habituel d'épouvantables embouteillages. Je me demande si j'ai fait le bon choix, mais comment faire à présent ? Je ne me sens pas très fier mais je suis coincé... A l'approche du port de commerce, j'aperçois un quai qui n'a rien d'engageant ; préférant tout de même en finir avec ce taxi et son terrifiant compteur, je lui demande de me déposer là, feignant une assurance inébranlable. Après tout, je suis dans un port, et je suis un marin. Je suis donc arrivé à destination.

Me félicitant d'avoir emporté un si négligeable bagage, je suis soulagé de continuer la visite du Pirée à l'aide de mes jambes. Même si je ne sais toujours pas où je vais, au moins y vais-je gratuitement. Errant au hasard de quelques rues sordides je déniche un hôtel minable, où je pose mon sac dans une chambre sale, glauque et étouffante, soulagé de ne pas avoir à dormir dehors. La nuit est

épouvantable, entre la chaleur et les bruits de la rue, mais je m'en moque : je vis une grande aventure !

Le vol du lendemain, au-dessus des îles grecques, est un vrai plaisir ; je suis surexcité en atterrissant à Prévéza. Alain est là pour m'accueillir. Ses premiers mots me mettent tout de suite dans l'ambiance :

— J'espère que tu n'as pas trop de bagages, je suis venu en mob...

Formidable ! Ravi, j'enfourche le scooter derrière lui. Mais... pas de casque ?

— Ah non, en Grèce c'est interdit ! me lance-t-il avec un sourire espiègle.

Quel accueil, quel dépaysement ! Inoubliable arrivée sur ce qui me semble être une autre planète, le monde du bonheur pour un jeune marin épris d'aventures et de liberté.

Après un petit quart d'heure de route, cheveux au vent, à travers une jolie campagne parsemée d'oliviers, suivie d'une courte traversée en bac pour nous faire atteindre l'autre côté de la baie, nous arrivons sur le port. Alain gare notre monture devant le bateau. Je reste là quelques instants, prenant le temps de l'admirer depuis le quai, le cœur battant.

J'étais déjà tombé amoureux de ce voilier, avant même de venir jusqu'ici pour embarquer à son bord. Ce jour-là, j'avais proposé à mon copain Armand de m'accompagner pour une balade à bord d'un petit voilier qu'un collègue de formation me prêtait en échange de quelques travaux d'entretien. Alors que nous sortons du port de Toulon, Armand me demande à quoi ressemblerait mon bateau idéal, celui à bord duquel j'aimerais vivre et voyager loin et longtemps. Sa question tombe à pic : là, juste en face de nous, amarré au bout de la dernière panne, il y a ce grand ketch aux lignes puissantes, que j'ai déjà repéré et qui me fait rêver à chaque fois que je le vois. Je le désigne spontanément à mon ami :

— Tu vois ce bateau-là, avec la bande bleue sur la coque ? Et bien voilà, c'est lui. Il m'inspire l'aventure, le voyage au long cours. J'en suis amoureux rien qu'en le regardant.

Ce bateau, c'était précisément le voilier d'Alain ! Mais je ne le savais pas encore... Et me voilà aujourd'hui en Grèce, montant pour la première fois à bord de ce voilier que j'ai si souvent admiré dans le port de Toulon. Par un incroyable concours de circonstances, mon souhait a été exaucé.

Alain me fait visiter son *Cannibal*. Il est encore plus beau et plus grand que ce que j'imaginai ; surtout, on sent partout la « patte » de son propriétaire, grand bricoleur. Bricoleur, Alain ? C'est peu dire ; avec lui, il n'y a jamais un problème qui ne trouve sa solution. Alain sait tout faire sur un bateau : manœuvre, navigation, mécanique, électricité, menuiserie, peinture, plomberie, cuisine, pêche, plongée... et ce qu'il n'a encore jamais fait, il l'essaye et ça réussit toujours !

Un jour, en accostant l'arrière à quai dans un petit port de Grèce isolé, il engage par malchance un cordage dans l'hélice. Le filin fait tire-bouchon en s'enroulant autour de l'arbre, mais il en faut plus pour faire caler le six-cylindres Perkins, et ce sont ses supports qui finissent par céder. Le moteur tombe à fond de cale, désaligné. Il n'y a aucun mécanicien outillé à cent milles à la ronde et les passagers doivent arriver le jour suivant. Alain ne s'inquiète pas. Il passe la journée, la nuit et une partie du lendemain dans le compartiment machine, invente des systèmes de palan de fortune pour relever le moteur, répare ses supports comme il peut, réaligne l'arbre d'hélice avec les moyens du bord... et part finalement en croisière avec ses passagers, comme si rien ne s'était passé ! « On ne doit pas laisser les clients en panne » dit-il simplement pour commenter ce qu'il faut bien appeler un véritable tour de force.

Je découvre les emménagements de ce Mikado, avec son grand carré à l'arrière, où – comble du luxe à mes yeux – on trouve même une télévision et un magnétoscope ! La cuisine avec ses deux frigos, l'eau chaude sous pression, la table à carte équipée d'un *Satnav* (premier système de navigation par satellite, ancêtre du GPS), le cockpit central bien abrité et pourvu d'un radar, la grande cabine propriétaire avec sa salle de bain privée, les deux autres cabines passagers, le compartiment machine avec ce gros

moteur qui m'impressionne, et enfin la petite cabine arrière qui sera la mienne pour le moment et dans laquelle se trouvent le groupe électrogène et l'osmoseur flambant neufs, investissements dernier cri que bien entendu Alain a installés lui-même...

Les prochains clients attendus ont annulé leur croisière ; nous avons donc deux semaines pour faire connaissance. Après tout, nous ne nous sommes vus qu'une fois, sur le quai de Sanary ! Nous quittons Préveza et mettons le cap vers les îles Ioniennes, que nous explorons l'une après l'autre. Alain veut me montrer ce coin de Grèce qu'il affectionne tout particulièrement. Nous traversons le canal de Lefkas et mouillons pour la nuit dans Ormos Vlycho, port naturel totalement protégé. Nous passons Skorpios, l'île privée de la famille Onassis, avant de faire escale successivement à Méganisi, Kalamos, Kastos, Ithaque et Céphalonie.

Chemin faisant, au gré des mouillages, Alain et moi construisons les bases de ce qui deviendra bien plus qu'une amitié. Il a un fils de mon âge, mais qui ne s'est jamais intéressé à la navigation. Touché par ma passion qui fait écho à la sienne, il m'apprend toutes les ficelles du métier. Il me fait manœuvrer le bateau, partage tous ses secrets, me donne des cours théoriques et pratiques sur toutes sortes de sujets. Je ne peux pas être à meilleure école auprès de ce marin à l'expérience considérable, dont la compétence n'a d'égale que sa gentillesse. Je suis fasciné par ce personnage au charme immense, qui devient pour moi un deuxième père, un mentor qui me fait vivre mon rêve et enrichit ma passion. Cette rencontre aura été l'une des plus déterminantes de ma vie, lançant véritablement ma carrière dans la bonne direction, dès les premiers bords.

Un soir, alors que *Cannibal* est amarré cul à quai dans le port d'Astakos, et tandis que nous dînons tous les deux sur le pont, Alain m'annonce que depuis quelque temps il envisage de passer progressivement la main, qu'il voudrait trouver un associé avec qui partager la saison, et qu'il aimerait bien que ce soit moi. Je n'en reviens pas. En seulement quelques jours, je lui ai inspiré une telle confiance qu'il serait prêt à me confier la responsabilité de

son propre bateau, fruit de toute une vie de travail. Il m'a réellement pris sous son aile et me considère comme un fils. Ce soir-là, je me promets de toujours mériter cette confiance.

Il est temps de remettre du Nord dans notre cap, afin de nous diriger vers la Yougoslavie où auront lieu les prochaines croisières. Nous faisons encore escale à Paxos et à Corfou avant de dire au-revoir à la Grèce et de faire route vers Dubrovnik.

Le jour se lève sur la terre qui approche. Mon quart est fini depuis longtemps mais le spectacle et l'impatience me retiennent sur le pont. Je veux voir Dubrovnik...

L'ancre est déjà sur le fond dans la petite crique de l'île de Lokrum lorsque surgit la tête d'Alain par le capot de pont, réveillé en sursaut par l'arrêt du moteur. Il devait vraiment dormir profondément pour ne pas avoir réagi à la baisse de régime ou au bruit de la chaîne.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? me demande-t-il, encore tout ensommeillé.

— Rien, nous sommes arrivés.

— Ah bon, très bien, alors je me recouche.

Ne résistant pas à la tentation, je vais à terre d'un coup de Zodiac. La ville m'accueille majestueusement. Elle ne se souvient sûrement pas de moi, mais moi je ne l'ai pas oubliée. J'ai déjà foulé ses pavés il y a quelques années, au cours de cette croisière avec mes parents, à bord du *Stella Maris*.

« *Ceux qui cherchent un paradis sur terre devraient venir voir Dubrovnik* », a écrit Bernard Shaw en 1931. C'est en effet une vraie sensation de bonheur qui se dégage de la grande rue pavée d'où partent ces venelles en escalier semblant grimper à l'assaut de la colline. Autant de marches qui, le soir venu, servent de bancs où l'on s'assoit pour boire un verre et discuter, rire ou chanter. Pas de voiture, pas de bruit, pas de stress dans cette ville qui semble protégée de ces habituels fléaux citadins par ses solides remparts

plongeants à pic dans la mer. La soirée que j'y passe est magique ; dans un pays que l'on dit au bord de la guerre, j'ai sous les yeux le rêve de Bernard Moitessier, tel qu'il le décrit dans *La longue route* : « *Des garçons et des filles bras dessus bras dessous, des choses jolies sur les visages, des regards pleins d'amour* ». J'entends rire, j'entends chanter aux quatre coins de la ville, je vois partout la joie, le bonheur, l'amitié, la chaleur humaine. Emmerveillé, me sentant un peu étranger malgré les sourires bienveillants que l'on m'adresse, je me promène au hasard des rues, cherchant en vain la faille, l'exception, l'endroit de la ville où ça ne se passerait pas aussi bien. Mes pas sont bientôt guidés par mes oreilles, qui reconnaissent avec émotion les premières notes du requiem de Mozart. Et soudain je les trouve tous, femmes et hommes, enfants et vieillards, sur la place pavée de l'église, s'émerveillant devant un ballet ! Danser sur un requiem, l'idée a de quoi surprendre, mais c'est un spectacle sublime qui me retient sur la place bien après que l'orchestre se soit tu et que les gens soient rentrés chez eux dans un silence qui en disait long sur l'émotion partagée. Je reste longtemps sous les étoiles, à tenter de comprendre ce que j'avais vu ce soir : le comportement de ces personnes, qui me semblait si beau mais si inhabituel, était-il dû à la menace de guerre, ou bien vivait-on toujours comme ça à Dubrovnik ? Comment croire que ces gens-là puissent jamais être impliqués dans un conflit ? Comment imaginer que ce pays était au bord du chaos ? Je finis par regagner le bateau, emportant comme un trésor le souvenir indélébile du moment que je venais de vivre.

Nous avons quelques jours d'avance, les clients de la première croisière n'arriveront pas avant la fin de la semaine. Considérant qu'un bateau est fait pour naviguer, Alain décide une fois encore d'aller se promener. Nous commençons par découvrir les délicieux mouillages des petites îles Lopud et Koločep, avant d'atteindre la baie d'Okuklje, première escale sur la grande île de Mljet. Cette île au nom imprononçable est toute en longueur, sorte d'anguille orientée Est – Ouest. Le mouillage d'Okuklje est une petite virgule creusée dans la côte nord, bordée de pins. Le délicieux souvenir

que j'en garde doit sûrement autant à sa beauté qu'à celle d'une rencontre locale, avec laquelle il était plus facile de communiquer par le regard que par la parole. Mais le langage des yeux et du cœur est parfois bien plus expressif...

Je serais volontiers resté davantage à Okuklje, mais mon capitaine ne l'entendait pas ainsi et une douce brise nous porte dès le lendemain vers la baie de Polace, à l'ouest de l'île. L'entrée, spectaculaire, est un long et très étroit couloir serpentant entre Mljet et l'île Polace. Les conditions s'y prêtant, nous la négocions à la voile. La baie est sublime, très encaissée et fermée par trois îlots. La rencontre du jour – un couple de jeunes français sur leur voilier – n'a sans doute pas le charme de celle de la veille mais reste quand même très sympathique. Alain les invite à dîner à bord et ils sont émerveillés par le confort et les équipements de *Cannibal*, ce qui m'emplit de fierté. Nous constatons comme eux que nous sommes les seuls voiliers à croiser dans ces eaux. Le pays est en guerre, les mouillages sont déserts et les hôtels fermés. Pourtant ces îles ont un parfum de paradis...

Nous contournons Mljet par l'ouest, en nous arrêtant dans la baie de Pomona où mon capitaine a rendez-vous avec quelques amphores, et surtout avec les mérous qui s'y cachent ! En fin de journée l'ancre tombe dans la baie de Gonoturska, première étape de la côte sud. Du fond de cette anse part un très étroit bras de mer, long de près d'un demi mille et accessible seulement en annexe. Il débouche sur une véritable petite mer intérieure, ou lac d'eau salée. L'exploration exhaustive de ce plan d'eau me réjouit. La seule construction à la ronde est une demeure bourgeoise de belle allure, perchée sur un îlot minuscule. Toutes les rives sont intensément boisées, ce lac caché est un enchantement et je n'aurais pas été surpris d'en voir surgir quelques elfes ou autres créatures merveilleuses...

Assez rêvé! Il est temps de rentrer à Dubrovnik, pour accueillir Yann, l'épouse de mon capitaine, qui doit nous rejoindre pour renforcer l'équipage avant l'arrivée des passagers. Une belle navigation au portant nous ramène au pied de la ville. Pour plus de facilité nous accostons à la marina de Grüz. Nettoyage, approvi-

sionnement, durant les jours qui suivent nous préparons le bateau à la grande croisière qui nous conduira jusqu'à Venise...

Maintenant que les passagers sont à bord, je dors sur le pont. Qu'importe ! Je suis toujours aussi heureux, savourant jour après jour le bonheur d'être sur l'eau. Et puis, il ne pleut pas souvent durant l'été dans les îles croates. Dormir dehors me force à être le premier levé, et le dernier couché. Ainsi je suis sûr de ne jamais rien manquer !

Et je ne voudrais surtout rien manquer de ces deux semaines de croisière à travers le dédale d'îles qui longent la côte du Sud au Nord : Korcula, Hvar, Brac... chaque escale est un délice, entre la beauté des paysages et celle des villes que nous visitons. Partout, nous sommes le seul voilier. Tous les mouillages semblent avoir été réservés pour nous, les ports nous accueillent chaleureusement, à la fois surpris et contents de nous voir arriver.

Nous nous engageons sur la rivière de Sibenik, que nous remontons jusqu'au village de Skradin. Alors que nous approchons du quai pour y accoster, les villageois viennent à notre rencontre en agitant les mains, l'inquiétude sur le visage. Ils nous montrent des impacts de balles sur les murs, nous conseillent de rebrousser chemin. C'est vrai, le pays est en guerre, nous l'avions presque oublié. La réalité nous rattrape alors que nous nous sommes aventurés si loin dans les terres. Demi-tour. La paix est sur les îles ; nous retournons nous y cacher.

L'archipel des Kornati est très particulier. Ces îles sont sauvages, dénudées, minérales. La roche qui les compose et la végétation spécifique leur donnent un aspect jaune caractéristique. Là encore, nous sommes les seuls humains. Chaque mouillage est plus beau et plus serein que le précédent. A la « baie carrée », sur l'île de Kornat, je passe une inoubliable journée à faire de la planche à voile escorté par un banc d'inlassables dauphins joueurs...

De mouillage en mouillage et d'île en île, nous finissons par arriver à Venise, où nos passagers vont débarquer et laisser la place au prochain groupe. Nous accostons en plein cœur de la ville, au

pied du campanile San Giorgio. Juste en face de la place Saint Marc, on ne peut pas être mieux situé pour explorer la ville. Nous y passons quelques jours délicieux avant de repartir vers Dubrovnik avec nos nouveaux clients, suivant le parcours inverse à travers les îles, tout en choisissant des mouillages différents.

A l'issue de cette deuxième croisière, nous mettons le cap sur Toulon, où *Cannibal* va retrouver sa place pour l'hiver. Une grosse semaine de mer, au rythme des quarts, partagés entre Alain, Yann et moi. Nous contournons la botte italienne par le Sud, franchissons le détroit de Messine, puis les bouches de Bonifacio. Je savoure chaque instant de cette traversée qui me ramène sur terre avec la certitude d'avoir trouvé ma voie. Cette expérience m'a comblé au-delà de mes espérances ; j'y ai énormément appris au contact d'un skipper d'exception, et j'ai navigué à bord d'un bateau dont je suis définitivement tombé amoureux. C'est décidé : quand je serai grand, j'aurai le même...

De retour en France, nous apprenons que Dubrovnik a été bombardée quelques jours après notre départ. Que sont devenus tous ceux que j'ai vus si heureux sur la place de l'église en cette belle soirée d'été ?...



Skipper en herbe

Hiver 1991 – 1992

Me voilà revenu d'une première expérience maritime enrichissante, des images et des sensations plein la tête. Je suis inscrit à la formation du BPPV, encore faut-il maintenant y être admis. J'ai certes parcouru plus de deux mille milles à bord de *Cannibal*, mais je n'étais pas le chef de bord. Alain a rempli mon petit carnet de navigation en mentionnant « chef de bord en formation ». Espérons que cela suffira...

Je dois le miracle à Olivier Mornet, administrateur en chef des Affaires maritimes de Marseille. Il a l'intelligence de considérer que l'on doit donner aux jeunes qui ont un but une chance de l'atteindre, et il valide mon admission bien que je ne réponde pas strictement aux critères exigés par les textes. Olivier deviendra un ami, à qui je serai éternellement reconnaissant de ce petit coup de pouce...

Me voici donc étudiant à l'ENMM¹ de Marseille. C'est à son ancienne appellation d'école d'hydrographie que cette institution méconnue doit son surnom : « l'Hydro ». La formation comporte une partie théorique (navigation, sécurité, mécanique, etc.) dispensée par les professeurs de l'enseignement maritime, et une partie pratique qui se déroule sur les voiliers de l'école de voile locale. Le tout sera sanctionné en fin de parcours par un examen qui nous donnera le fameux brevet permettant d'exercer en tant que skipper professionnel. Même si certains cours théoriques sont

¹ Ecole nationale de la marine marchande

plus adaptés aux navires de commerce qu'aux bateaux sur lesquels nous avons l'habitude de naviguer, je suis passionné par tout ce que j'apprends. Je suis assis sur les bancs d'une école où l'on parle le langage de ma passion ; quelle différence avec mes études parisiennes !

Du haut de mes dix-huit ans, je suis le benjamin de la classe. Mes camarades sont plutôt dans leur trentaine, et ont déjà plusieurs années d'expérience en tant que skipper. J'aime écouter leurs histoires de mer et être au contact de gens plus âgés et matures. Je suis dans mon élément.

Mais j'ai déjà un caractère de capitaine et n'ai pas peur de le montrer. Un jour où nous devons aller nous entraîner sur l'eau, la météo est épouvantable. Vent d'Est soufflant à plus de 30 nœuds établis, la mer est démontée juste à l'extérieur du port. Pour moi, il est inconcevable de sortir dans de telles conditions. Pourtant, ce n'est pas l'avis de mes formateurs :

— Gamin, si tu ne sors que par temps calme, tu n'apprendras jamais à naviguer dans de mauvaises conditions !

Dans un sens, c'est vrai. Mais pour moi, l'humilité est une qualité qu'il convient aussi de cultiver ; la sagesse d'un skipper commande de ne pas défier les éléments et d'apprécier le danger d'une situation. Malgré leur insistance, je n'en démords pas. Allez vous faire rincer si ça vous amuse, moi je vous attends ici au chaud, curieux de voir comment ça va se passer.

Ils sortent. Jusque là tout se passe bien, tant mieux. Mais c'est leur retour que j'attends. La houle va les propulser de toute sa puissance entre les jetées du port, ça va être du sport. Espérons qu'ils sauront trouver les freins ! Le premier bateau se présente. Il part dans un surf impressionnant juste dans l'entrée, mais ouf, ça passe. Ils ont eu de la chance. C'est maintenant le tour du deuxième. Lui aussi part au surf, mais cette fois la vague le couche, mât dans l'eau ; le barreur perd le contrôle du bateau qui va de toute évidence se faire drosser sur les rochers de la digue. L'image est effrayante, j'ai l'impression que la vague va le déposer avec fracas sur le haut de la jetée. Les équipiers se cramponnent déses-

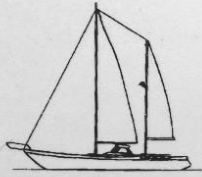
pérément aux filières pour ne pas tomber à l'eau. J'en ai le souffle coupé. Qu'ils se fassent un peu peur ne m'aurait pas déplu, mais je ne souhaitais certainement pas un véritable accident ! Soudain, le bateau se redresse aussi violemment qu'il s'était couché ; il frôle l'enrochement à une vitesse insensée avant de revenir enfin sur le milieu de la passe. L'air circule de nouveau dans mes poumons. Tout s'est passé en seulement quelques secondes. C'est un miracle.

Lorsqu'ils me rejoignent au café du yacht-club, mes camarades comme les formateurs sont tous blancs comme des linges.

— Ça va les gars ? C'était bien ?...

Pas de commentaire. Ok, n'en parlons plus.

*



Eric SAINT PLANCAT
Skipper professionnel
Charter sur voilier 17m

CANNIBAL III

22, BD MONT ROSE
13008 MARSEILLE

Tél. : 91.73.73.15

Un jeune équipage

Eté 1992

Après plusieurs semaines d'hiver, le pont de *Cannibal* a besoin d'un grand nettoyage. Balai-brosse en mains, je rends son éclat à mon compagnon de voyage. Depuis notre retour de Yougoslavie, je prends un immense plaisir à venir à bord régulièrement et à prendre soin de ce bateau que j'aime tant. Je suis fier d'avoir ce privilège.

J'ai presque fini de rincer le pont lorsque je la vois arriver, marchant sur le quai avec une élégance naturelle, le plus beau sourire du monde illuminant son visage. Je l'attendais, mais en l'apercevant mon cœur s'arrête de battre. Elle est si belle, resplendissante comme jamais. Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? Pendant les quatre dernières années, Céline fut ma meilleure amie. Depuis quelques semaines, nous sommes en couple. Officiellement depuis le jour de ses vingt ans, où elle a annoncé de but en blanc à son amoureux du moment qu'elle vivrait désormais avec moi, qui ne savais d'ailleurs pas qu'elle avait un petit ami...

Céline a su qui j'étais pour elle depuis le premier regard qu'elle a posé sur moi, dans la cour du lycée. Mais elle ne m'en a rien dit, n'en a rien laissé paraître. Seule Fanny, son amie d'enfance, était dans la confidence. Les filles savent garder précieusement les secrets de leurs cœurs. Les garçons, quant à eux, sont beaucoup moins matures à cet âge. Il m'a fallu quatre ans pour comprendre. Heureusement pour moi, elle m'a attendu. Et heureusement pour nous, j'ai enfin réalisé que nous étions faits l'un pour l'autre.

Elle avait grandi sur un voilier, à bord duquel elle vivait avec son père, sa mère, son frère, le chien et le chat. Quand on y parlait de voyage, Céline rêvait de tour du monde. Ses livres de chevet racontaient les aventures maritimes de familles au long cours, ou décrivaient la faune sauvage des Galápagos. Elle espérait larguer bientôt les amarres qui retenaient comme une arapède le bateau familial au quai de Saint-Mandrier. Elle avait préparé les cadeaux qu'elle offrirait à tous ses amis au moment du grand départ. Elle était prête.

Hélas, sa famille ne l'était pas. Au cours de sa onzième année, ses parents divorcent, le bateau est vendu. Désespérée, Céline déchire les paquets qu'elle destinait à ses amis, et se promet de faire un jour ce voyage, avec sa propre famille.

Pendant nos quatre années d'amitié adolescente, nous nous fréquentions souvent et étions très complices. Au lycée, nous aimions nous retrouver régulièrement pendant l'heure du déjeuner pour partager des rouleaux de printemps sur le port, ou bien nous filions jusqu'à la plage d'un coup de moto. Je passais de nombreuses soirées chez sa mère, fasciné par l'ambiance de la maison qui débordait toujours de vie, contrastant avec le calme feutré qui régnait chez mes parents. Finalement, tout était sans doute très bien ainsi. Nous apprenions à nous connaître, et nous grandissions séparément, sans risque. Nous étions probablement encore trop jeunes pour qu'une relation amoureuse puisse tenir dans la durée. Lorsque l'amitié s'est finalement transformée en amour, nous étions prêts.

Avec dix-neuf bougies sur mon gâteau d'anniversaire, je fais partie des plus jeunes skippers professionnels officiellement diplômés. L'encre n'a pas encore séché sur mon brevet lorsque, mis en relation par des amis de mes grands-parents, je suis contacté par l'hôtel de luxe *Souleias*, sur la côte d'Azur, qui cherche un skipper pour la saison. L'hôtel propose à ses clients des sorties à la journée sur son voilier. Par chance, ils ont également besoin d'une hôtesse ! Et nous voici embauchés, Céline et moi. Le *Souleias* est un superbe sloop de 18 mètres, dessiné par le talentueux architecte Gilles Vaton. Il a fière allure, et c'est le plus grand yacht du port de

Cavalaire ! L'hôtel propose de nous loger mais nous préférons vivre à bord, évidemment...

Chaque matin, Céline se rend à l'hôtel, prend les somptueux plateaux-repas préparés par l'équipe du restaurant et accueille les clients, qui la suivent avec leurs voitures jusqu'au port. L'image d'un cortège de luxueuses berlines dans le sillage de la vieille 104 de sa grand-mère est aussi insolite qu'amusante. Pendant ce temps, j'ai préparé le bateau et nous appareillons dès que tout le monde est à bord. En quelques heures de voile, nous atteignons l'île de Port-Cros où nous mouillons pour le déjeuner. L'après-midi est consacrée au retour. En fin de journée nous sommes de nouveau à quai et les clients retournent à l'hôtel, non sans nous avoir glissé au passage de généreux pourboires. Le soir, nous invitons les copains des bateaux voisins à partager les restes des délicieux plateaux de la renommée fromagerie Androuet... Cette routine n'a rien de déplaisant et pour une première expérience, nous ne sommes pas à plaindre !!

Parmi ces copains-voisins, il y a notamment Stéphane et Marie, qui vivent sur leur joli voilier en bois *Utopie*. Le nom de leur bateau est bien choisi pour ces doux rêveurs si sympathiques, qui espèrent partir à la fin de la saison, lorsque Marie aura vendu suffisamment de glaces. Nous échangeons beaucoup avec eux, sur le voyage, la vie à bord, la marche du monde... Que ce soit dans l'intimité du carré d'*Utopie*, ou autour de la grande table de *Souleias*, nous passons de belles et longues soirées en leur compagnie.

Et puis il y a ce couple de musiciens au talent phénoménal, Christophe et Wendy. Lui a grandi en Provence ; elle vient d'Australie. Il joue de la guitare avec une incroyable virtuosité, elle l'accompagne à la basse et chante avec une présence et une énergie qui ne peut laisser personne insensible, tout comme le charme de son accent lorsqu'elle parle en français. A eux deux, ils chauffent au rouge l'ambiance de *L'ancre bleue* deux fois par semaine, entraînant toute sa clientèle sur la piste de danse bien avant la dernière tournée. Nous ne manquons pas un seul de leurs concerts, et nous lions d'amitié avec eux. Eux aussi nous rejoignent régulièrement pour prendre un dernier verre à bord – ou deux – une fois leur ma-

tériel rangé. Ces nuits finissent généralement très tard... Nous imaginons des rêves fous, comme celui de voyager ensemble sur un voilier, Céline et moi nous occupant du bateau tandis que nos amis joueraient leur musique dans chaque port.

Dans de telles conditions, la saison passe trop vite et la rentrée des classes approche à grands pas. Rentrée ? Quelle rentrée ? Ne suis-je pas déjà un skipper diplômé ? Si. Mais s'en contenter eût été trop facile. Lorsqu'ils ont choisi de m'aider à poursuivre ma vocation, mes parents m'ont également incité à aller plus loin. A gravir les échelons jusqu'au plus haut niveau possible. A devenir officier de la marine marchande. Je ne les en remercierai jamais assez.

Mais moi qui étais bien soulagé d'en avoir terminé avec les mathématiques et la physique, voilà que je dois préparer un concours d'entrée où ces deux matières comptent à elles seules pour la moitié des points. Retour dans les livres d'exercices. Cours particuliers. Mal de tête. Doute. Mes parents sont derrière moi, à pousser fort pour m'empêcher de reculer. Ils ont raison, je le sais. Mais c'est dur. J'aimerais mieux aller naviguer...

Contre toute attente, je réussis le concours. Je suis placé sixième sur liste d'attente, mais douze candidats se désistent. Hourra ! Ce n'est peut-être pas très brillant, mais l'important est que je sois admis. Je retrouve donc les bancs de l'hydro, mais cette fois c'est pour de vrai. J'ai encore tellement de choses à apprendre, et cette école est décidément faite pour moi.

Quant à Céline, cette saison à bord de *Souleias* aura réveillé en elle l'appel de la mer. Il n'est plus question d'études de psychologie à l'université d'Aix-en-Provence, mais d'une pré-qualification au Brevet d'Etat de voile en Normandie, à Granville. Bigre, on n'aurait pas pu trouver plus loin de Marseille... Qu'importe ! Ce ne sera pas tous les jours facile, mais notre séparation renforcera notre amour. Tout comme le fait que nous ayons une passion et un chemin de vie en commun.

Après tout, nous n'avons encore que vingt ans...